PARAISSENT CHAQUE SEMAINE
le MARDI et le VENDREDI.
Abonnement pour l'année,
(frais de poste non compris)... £1 0 0

Mélanges Religieux,

Les Lettres, Réclamations, Correspondances, etc., doivent être adressées au Rédacteur-en-Chef, *franc de port.*

POLITIQUES, COMMERCIAUX ET LITTÉRAIRES.

VOL. 14. **MONTREAL, MARDI 29 OCTOBRE 1850.** **No. 11.**

Extraits des Journaux d'Europe.

ROME.

LE CONSISTOIRE DU 30 SEPTEMBRE.

Le 29 septembre, le Souverain-Pontife s'est rendu à l'hospice de Saint-Michel, et après avoir assisté à une messe basse dans l'Eglise, Sa Sainteté a autorisé la promulgation, en sa présence, de deux décrets, dont l'un permet de procéder à la béatification de la servante de Dieu Angèle-Marie Astorch, née à Murcie, et l'autre déclare qu'il conste des vertus héroïques de Marie-de-Jésus de Parédès, de Quito au Pérou. Après cette belle et intéressante cérémonie, le Saint-Père s'est placé sur un balcon donnant sur le Tibre. L'hospice de Saint-Michel est situé à *Ripa-Grande*, ancien port de la ville de Rome. Plusieurs bateaux à vapeur se trouvaient réunis sur cette partie du fleuve, pavoisés et parés comme aux jours de fête. Une foule immense de peuple et de Transtévérins surtout, était rassemblée sur le quai. Du haut du balcon, Sa Sainteté a béni la petite flottille et toute cette population respectueuse et recueillie.

Le 30, cette même voix auguste et vénérable qui ne retentit jamais en vain dans le monde, a préconisé douze nouveaux Archevêques et Evêques, et appelé à prendre place au Collége sacré des Princes de l'Eglise, quatorze personnages illustres par leur science et leurs vertus. Ainsi, tandis que de téméraires écrivains osent assigner un terme à sa durée, tandis que les Ministres d'un royaume catholique outragent ses premiers Pasteurs, l'Eglise, gouvernée par un chef si illustre et si généreux, procède avec un calme majestueux aux fonctions sacrées qui renouvellent son immortelle hiérarchie.

Après une courte allocution, les Prélats, dont les noms suivent, ont été préconisés: Mgr. Joseph Cosenza a été élevé à l'archevêché de Capoue; Mgr. Régnier à l'archevêché de Cambrai; Mgr. Ad. Bartakovics à l'archevêché d'Agria en Hongrie; Mgr. L. de la Garza à l'archevêché de Mexico; Mgr. E. Zaccone à l'archevêché de Teramo; puis à l'évêché de Brescia en Lombardie, le R. D. Verzeri, prêtre et chanoine de Bergame; à l'évêché de Trévise, le R. D. A. Farina, prêtre et chanoine de Vicence; à l'évêché d'Angoulême, M. l'abbé Cousseau, prêtre, directeur du grand séminaire de Poitiers; à l'évêché de Rosmarie (Hongrie), le R. D. Kollaresik; à l'évêché de Scepacoon-Zips, le R. D. Zaboisky, docteur en théologie; à l'évêché d'Hildesheim en Hanovre, le R. D. Ed. J. Wedekin, chanoine de la cathédrale; à l'évêché de Sebaste *in partibus infidelium*, le R. D. Dekowski, vicaire-général de Culm.

Voici les noms des Cardinaux proclamés:

De l'ordre des Prêtres:

Mgr. Raph. Fornari, nonce apostolique en France;

Mgr. P. T. D. d'Astros, archevêque de Toulouse;

Mgr. J. J. Bonnel y Orbe, Archevêque de Tolède;

Mgr. J. Cosenza, Archevêque de Capoue;

Mgr. J. N. A. C. Matthieu, Archevêque de Besançon;

Mgr. J. J. Romo, Archevêque de Séville;

Mgr. Th. Gousset, Archevêque de Reims;

Mgr. J. G. de Somerau-Beckh, Archevêque d'Olmutz;

Mgr. J. Geissel, Archevêque de Cologne;

Mgr. P. P. de Figueredo, Cunha e Mello, Archevêque de Braga;

Mgr. N. Wiseman, Archevêque de Westminster;

Mgr. J. Pecci, Evêque de Gubbio;

Mgr. M. de Diepenbrok, Evêque de Breslau;

De l'ordre des Diacres:

Mgr. R. Roberti, auditeur-général de la chambre apostolique.

S. Em. le Cardinal Wiseman est nommé, comme on le voit, Archevêque de Westminster, nomination qui ouvre une ère nouvelle au catholicisme en Angleterre où, jusqu'à ce jour, depuis la réforme, les fidèles ont été confiés à des vicaires apostoliques, Evêques *in partibus*. L'instance du sacré Pallium a été faite en faveur de NN. SS. les Archevêques de Cambrai, d'Agria, de Mexico et de plus pour NN. SS. Smith, Archevêque de Port-d'Espagne; J. Hughes, Archevêque de New-York: A. Blanc, Archevêque de la Nouvelle-Orléans, et J. B. Purcell, Archevêque de Cincinnati.

Mgr. Garibaldi est nommé Nonce en France en remplacement de S Em. Mgr. le Cardinal Fornari, et Mgr. Ferrieri succède à Naples à Mgr. Garibaldi.

Le même jour, à quatre heures, les nouveaux Cardinaux présents à Rome ont dû aller, suivant l'usage, en grand cortége et escortés de la trouque, rendre grâces à la basilique de Saint-Pierre, et dans la soirée recevoir dans leur palais: S. Em. le Cardinal Wiseman reçoit dans les appartements du Cardinal Ferretti à la Consulte.

PIÉMONT.

[Le Correspondant de Turin du *Times* de Londres, porte sur les affaires du Piémont un jugement que nous aimons à enrégistrer ici. Comme protestant, il va sans dire qu'il trouve la conduite des Ecclésiastiques du Piémont empreinte d'intolérance et de bigoterie. Mais, lorsqu'il s'agit de juger le côté de la question où le préjugé religieux ne l'influence pas ses appréciations deviennent pleine de justesse et d'impartialité.—Voici comment il juge la faction qui trône aujourd'hui à Turin:—]

"On peut dire de cette faction qui deux fois a conduit le pays sur le bord de l'abime, qu'elle n'a pour elle ni l'intelligence, ni la vérité, ni la discrétion, et le ministre qui se laisse guider par elle est réduit à sacrifier l'un après l'autre tous les intérêts sur lesquels repose la prospérité du royaume. Si cette faction permettait que les choses suivissent leur cours naturel, la dispute avec Rome se terminerait d'une manière pacifique; mais elle s'inquiète peu de la tranquillité et de la paix; ce qu'elle désire, c'est le triomphe d'un parti....

"Le cabinet de M. d'Azeglio ne saurait être blâmé trop sévèrement. Que peut-on attendre d'un gouvernement qui se moque des engagements pris par Charles-Albert avec la cour papale, qui envoie à la frontière un journaliste qui l'offense et qui enferme dans une prison un prélat du premier rang, sur un simple soupçon, et sans que l'on ait, depuis son arrestation jusqu'à ce jour, spécifié contre lui un chef d'accusation! Je ne puis voir aucune différence entre ces actes et ceux des deux puissances les plus despotiques. Aussi se moque-t-on de l'Europe quand on lui dit que la conduite du ministère piémontais est constitutionnelle! L'Archevêque de Turin est prisonnier sur une simple suspicion, et les faits que les journaux du pays regardent comme les preuves du crime de haute trahison n'offrent pas même de delit prévu par les lois. Suivant nos idées anglaises, il n'y a ici aucune justice constitutionnelle, et M. d'Azeglio agit d'après les principes qu'il condamne à Rome, à Naples, et contre lesquels son journal ne cesse de crier.

"La presse à bon marché (celle qui soutient le cabinet piémontais contre Rome) est aussi *infâme* ici qu'en France; mais au lieu de combattre le mal d'une manière directe et légale, le Gouvernement a recours, pour le faire disparaitre, à des actes de pur despotime."

Voici maintenant comment le même correspondant de la feuille anglaise apprécie le jugement porté contre Mgr. Fransoni:

"Vous serez étonné d'apprendre que l'Archevêque a été condamné, non pas d'après la législation du Statut de Charles-Albert, qu'il avait, disait on, violé, mais d'après la vieille législation despotique contre laquelle ont été dirigés le Statut et les lois Siccardi. Les journaux que l'on s'attendait à voir soutenir l'accusation de haute trahison ont abandonné cette thèse, et il paraît que l'on n'a pu établir la plus légère infraction à la loi commune... En fait, on a trouvé le prélat coupable d'avoir un mauvais caractère, d'être d'un tempérament brusque et bilieux.... et c'est pour un délit de cette nature,—c'est à dire, pour rien du tout,—qu'on l'a traduit et qu'il a été condamné sur une accusation vague et générale de sa conduite... Dans mon humble opinion, il n'est pas un seul membre de la société qui ne pût être traduit et condamné de cette sorte. Tout cela est légal et très constitutionnel en Piémont; mais je suis assez stupide pour ne pas le comprendre, et je crois qu'il serait bien difficile de faire accepter cette doctrine par les cours de justice de Westminster-Hall.

"Il peut y avoir, dans toute cette affaire, quelque chose que je ne suis pas assez clairvoyant pour apercevoir; mais telles que les choses me paraissent, je crains que le cabinet piémontais n'ait porté un coup mortel à la cause du gouvernement constitutionnel en Italie.... Quand on voit, dans ce Piémont modèle, le patriote d'Azeglio venir, par un premier acte, violer une convention, faire des lois qui annulent les concordats existants et se quereller avec l'Eglise de Rome, c'est plus qu'il n'en faut pour qu'aucun des monarques de l'Italie ne consente à transplanter dans ses Etats un arbre qui produit de tels fruits; ils repousseront la forme de gouvernement constitutionnel comme le choléra ou la peste.

"Le Piémont n'a plus qu'un ami en Europe, c'est lord Palmerston! et je crains que Sa Seigneurie n'ait bientôt à opter entre renoncer à cette amitié intime ou déchaîner sur l'Italie une nouvelle révolution dans le but de renverser les gouvernements qui refusent avec obstination d'adopter sa panacée."

L'*Univers* juge comme suit le débat entre le ministère sarde et le Pape:

"Il y a plusieurs questions dans les affaires de Turin; elles sont parfaitement distinctes les unes des autres; il est donc nécessaire, si l'on veut s'entendre de les examiner et de les traiter séparément.

"Les lois de M. Siccardi sont-elles compatibles ou non avec la foi de l'Eglise? Etait-il juste et convenable de supprimer le for ecclésiastique dans le royaume subalpin et d'y soumettre le clergé au droit commun? Ce sont là des points auxquels nous n'avons même pas touché, car ils n'entrent pour rien dans les débats actuels entre le Saint-Siége et le gouvernement sarde.

"Il ne faut pas confondre la fin avec les moyens. Quelque excellent que puisse être un but, toutes les voies qui y mènent ne sont pas également permises; les unes sont légitimes, les autres sont iniques.

"Laissons la fin de M. Siccardi; quelle qu'elle soit en elle même, ce n'est pas de quoi il s'agit; il s'agit purement et simplement des moyens qu'il a employés pour l'atteindre.

....." L'Etat n'a rien à faire dans le domaine spirituel proprement dit.—A l'égard des affaires mixtes, de celles qui par leur nature tiennent essentiellement à l'ordre spirituel et à l'ordre temporel, les deux puissances ont chacune leur compétence et leurs droits respectifs, et la solution de ces sortes d'affaires dépend d'un concordat librement discuté, librement consenti entre elles.

"Le Piémont est un pays de concordat. Nous n'en voulons pour preuve que les négociations poursuivies en ce moment à Rome par M. Pinelli. Que demande au Saint-Siége l'envoyé extraordinaire du Piémont? où en veut-il venir? Aux préliminaires d'un concordat. Mais, lui dit-on, vous en avez un, et vous le violez indignement. Commencez par respecter celui-là, ne vous comportez pas comme si vous étiez les maîtres absolus de régler les affaires mixtes, gardez la foi que vous avez jurée, et puis nous verrons.

"A cela, M. Pinelli ne peut pas répondre: ce que nous avons fait, on nous y a forcés; nous avons subi une révolution. Il ne peut pas répondre ainsi, car les changements introduits dans la Constitution piémontaise émanent de la libre volonté de Charles-Albert, et de l'initiative gouvernementale de son successeur. Ce n'est pas là une révolution, c'est une transformation régulière que l'on a toujours pu, que l'on a toujours dû conduire, de façon à ce que les devoirs et les droits fussent saufs. Il s'ensuit évidemment qu'avant de bouleverser la législation qui réglait les matières mixtes sur le pied du concordat en vigueur, on avait l'obligation étroite d'arrêter avec le Souverain-Pontife les bases d'une convention nouvelle. Au lieu de cela, on a inauguré un régime ecclésiastique en contradiction flagrante avec les traités, et l'on a voulu l'imposer de vive force au clergé du royaume. On n'a rien négligé pour obtenir que l'épiscopat, en se soumettant à des lois portées au mépris de l'autorité papale, compât lui-même pour rien cette autorité. Et parce que l'on s'est heurté à des résistances invincibles; parce que la force n'a pas réussi, on essaie maintenant d'obtenir par les voies diplomatiques, quoi? que le Saint-Siége accepte l'injure, qu'il sanctionne l'usurpation sous le coup de laquelle on l'a placé; qu'il ordonne aux Evêques de subir la papauté de fait que s'est arrogée M. Siccardi. De deux choses l'une: ou l'on sollicite du Pape un acte de son autorité pontificale, et alors on ne peut pas faire moins que de rendre à cette autorité les hommages et les satisfactions qu'on lui doit; ou l'on veut lui imposer une capitulation honteuse, etc.

AUTRICHE.

[La correspondance suivante, donne des détails si intéressants sur l'espèce de renaissance religieuse qui s'opère dans l'empire d'Autriche, qu'elle est propre à réjouir tout cœur catholique.]

Des bords du Danube,
le 20 septembre 1850.

"Depuis qu'en Autriche la liberté a été rendue à l'Eglise, des institutions catholiques se fondent dans toutes les parties de la manarchie; une vie nouvelle anime ce grand corps naguère si languissant, et lui donne pour les luttes qu'il aura encore à soutenir une force contre laquelle viendront échouer les efforts de ses nombreux ennemis.

"Tandis que l'Allemagne protestante offre le spectacle de la dissolution la plus complète, l'Autriche, à peine sortie d'un état d'humiliation et d'anarchie comme son histoire n'en offre aucun exemple, s'organise et se relève puissante, au milieu des nations germaniques dont elle gagne chaque jour de plus en plus les sympathies.

"Les décrets du jeune empereur par lesquels il a aboli une législation anti-chrétienne, seraient l'œuvre d'une profonde politique, s'ils n'avaient été de sa part le fruit de ses plus intimes convictions religieuses.

Maintenant, de toutes parts, on travaille avec ardeur à ranimer la foi si fortement ébranlée. Déjà nous avons vu avec quel succès des missions ont été données en Bohême. Une foule immense, que les églises ne pouvaient contenir, est accourue pour entendre des paroles de salut. Souvent la voix des missionnaires a été couverte par les gémissements des fidèles, et les prédications ont été interrompues pour laisser un libre cours aux pleurs des assistants.

[Ici le correspondant parle des succès extraordinaires avec lesquels ont été faites plusieurs missions à Kœtzelsdorf, à Abtsdorf par les PP. Rédemptoristes, à Frost, à Laubendorf, et dans la ville du Wittengau qui n'avait pas eu de mission depuis 75 ans. Il raconte à quels procédés sataniques des hommes irreligieux, tels que le protestantisme et la fausse philosophie en ont produit dans tous les pays, ont eu recours pour s'opposer à l'œuvre de Dieu. Il insiste surtout sur les efforts inutiles en ce genre, tentés à Wittengau par cette classe anti-chrétienne qui se croit seule intelligente, seule progressive; puis il ajoute.]

"L'Evêque de Leitmeriz ayant appelé les religieux que la partie intolérante de la population de Vienne avait expulsés pendant les plus mauvais jours de la révolution, les habitants de la ville lui présentèrent une pétition pour l'engager à renvoyer ces missionnaires, et se plaignirent également de ce qu'il a introduit dans son diocèse les retraites ecclésiastiques et les sœurs de la charité, *pour combattre le progrès des lumières*; ils menacèrent l'Evêque que, s'il ne faisait pas droit à leur demande, ils porteraient leurs griefs aux ministres, et embrasseraient le protestantisme ou le catholicisme allemand. En même temps ils s'engagèrent non seulement à ne pas assister aux missions, mais à ne pas permettre à leurs femmes et à leurs enfants d'y prendre la moindre part. Afin de prouver combien ils etaient amis des lumières et de la vérité, ils répandirent des pamphelets pour faire croire au peuple que les missionnaires vendaient, à raison de cinq florins, l'autorisation de pecher à loisir pendant sept ans, et qu'ils avaient pour but d'eteindre la génération actuelle, libre et éclairée, qui ne veut plus se soumettre aux prêtres, et distribuaient à cet effet des hosties qui contenaient un poison lent et imperceptible. Pendant les premiers jours de la mission les églises étaient à peu près vides; cependant on prit peu à peu courage, et lorsqu'on se fut convaincu combien était odieux le complot de calomnies formé contre les missionnaires, on vint à eux avec un tel empressement qu'ils furent dans l'impossibilité d'entendre toutes les confessions. Une adresse fut envoyée à l'Evêque pour le remercier et le prier d'oublier la démarche qui avait été faite avant la mission.

Partout en Bohême les missionnaires ont obtenu un succès.

FEUILLETON.

ANDRE LE VOYAGEUR.

(Suite.)

Un jour cependant nous vîmes une terre assez éloignée, dont les collines verdoyantes se perdaient parmi les nuages, et dont les forêts attestaient la fertilité; elle n'était point marquée, même sur les meilleures cartes. Nous nous disposions néanmoins à l'aborder, quand nous aperçûmes une pirogue légère qui fendait rapidement les eaux et qui se dirigeait vers nous. Nous nous attendions à voir des sauvages, et nous étions préparés à les recevoir, quand nous distinguâmes avec nos longues vues deux jeunes gens d'une rare beauté, portant le simple costume des îles de la Société, mais différents par leur couleur des habitants de ce pays. Bientôt ils s'approchèrent davantage, et notre surprise redoubla; ils nous regardaient eux-mêmes avec une admiration mêlée d'étonnement. Cependant ils nous saluèrent en anglais, et nous prirent la main comme à d'anciens amis. Etrangers, nous dirent-ils, cette île (1) vous offre un doux asile; nous allons avertir nos compatriotes que nous vous avons vus. Ils s'élancèrent dans leur pirogue, ramèrent rapidement, et bientôt ils eurent disparu à nos yeux.

(1) C'était l'île de Pitcairn.

Les officiers s'assemblèrent, et, dans leur étonnement, ils hésitaient à se diriger vers cette île où des Européens semblaient s'être réfugiés, où des Anglais formaient une colonie ignorée du reste du monde, et peut-être fatale aux navigateurs. L'heureuse physionomie des insulaires nous rassurait. Il fut décidé qu'on irait les visiter, et que d'ailleurs notre bâtiment, armé pour parcourir les mers de l'Inde, exercerait une active surveillance.

Le navire se dirigea donc vers la terre, nous trouvâmes un ancrage sûr, et bientôt notre chaloupe parvint près du rivage. Quelques habitants, vêtus comme les deux jeunes gens qui nous étaient venus visiter, nous attendaient avec une joie paisible; un vieillard vénérable semblait les diriger; tous annonçaient le calme du bonheur; des cabanes de bambous entourées de palmiers nous laissaient voir des champs couverts de cannes et de maïs; une foule d'oiseaux attestaient par leurs chants qu'ils étaient rarement troublés dans leurs amours; le roucoulement des tourterelles nous parvenait au loin, avec les plus doux parfums des fleurs.

Enfin, nous débarquâmes, et nos yeux ravis quittèrent ce beau paysage pour se porter sur un spectacle encore plus doux; des femmes, belles comme le jour, nous présentaient les fruits les plus savoureux dans des corbeilles tressées avec art: la crainte et la bienveillance se peignaient dans leurs regards. Des hommes au teint basané, mais aux membres robustes, venaient nous tendre la main, et nous offraient une touchante hospitalité. Nous sentions que nous avions atteint une terre privilégiée où se trouvait enfin le bonheur; mais nous ignorions son nom, et nous ne connaissions point toute sa felicité.

Le vieillard que nous avions remarqué d'abord s'avança vers nous; il parla, et nous reconnûmes l'accent d'un Européen.

Messieurs, nous dit-il, nous sommes inconnus à l'Europe et au reste de l'univers, et peut-être devrions-nous désirer de l'être toujours; mais nous ne pouvons craindre des frères, et nous leur offrons l'hospitalité.

Il nous conduisit alors dans sa cabane, et nous admirâmes l'adresse sauvage, unie à l'industrie de l'homme civilisé. Reposez-vous, nous dit-il; vous ne trouverez ici que des amis, comme vous ne trouverez que des êtres heureux.

Tout ce que vous voyez excite sans doute votre surprise, et je vois sur vos lèvres les questions que vous voulez me faire: permettez à un vieillard de satisfaire sa curiosité. Quoiqu'il y ait vingt ans que je sois sorti d'Europe, je ne m'informerai point du destin de ses princes, ni même des évènements qui ont agité ses empires; le sort d'un seul homme m'intéresse davantage, continua-t-il en essuyant une larme qui coulait sur ses joues vénérables. Le capitaine Bligh, que son courage faisait estimer de tous les marins, vit-il encore, ou plutôt a-t-il jamais revu son pays?

Oui, m'écriai-je; quelque soit le motif de l'inquiétude qui vous agite à son égard, je puis la dissiper. J'ai entendu le récit de ses malheurs: après avoir été déposé par d'infâmes révoltés dans un frêle esquif, il mit sa confiance en l'Eternel, il prit un nouveau courage: son courage l'a sauvé, il a revu l'Europe.

Dieu soit loué! s'écria le vieillard en levant les yeux au ciel, mes derniers jours ne seront plus empoisonnés par le remords. Je vous ai dit, monsieur, que tout le monde ici vivait heureux, moi seul j'ignorais cette felicité que j'ai donnée aux autres et que j'ai tâché de rendre durable; une eau troublée à sa source peut répandre encore la fertilité.

Messieurs, il ne me reste plus qu'une épreuve à soutenir, c'est de vous raconter comment je suis venu dans cette île; regardez-moi sans frémir, je suis un des révoltés du navire commandé par le capitaine Bligh, il lut dans nos regards le sentiment terrible que nous causait un affreux souvenir. Cet effroi est juste; il s'y résigne. La nouvelle que vous venez de m'apprendre m'aide à le supporter.

Après nous être mis en rébellion contre notre capitaine, après l'avoir exposé sur les flots, nous fûmes tentés de nous établir à Otaïti; entraîné par l'aveugle fureur qui nous avait fait commettre un crime, nous voulions mener la vie du sauvage dans cette île où tout semble fait pour enchanter les sens. Nous craignions cependant d'être rencontrés et punis par des bâtiments d'Europe. Nous résolûmes de choisir chacun une compagne, de chercher une île déserte et d'y vivre inconnus au reste du monde. Il aurait fallu pouvoir nous cacher à nous-mêmes ce que nous étions; un pouvoir secret entraînait mes compatriotes à leur perte.

Nous décidâmes quelques femmes d'Otahiti à partager notre dessein; des esclaves qui leur appartenaient nous suivirent. Nous cherchâmes une île qui ne fût point habitée, celle-ci s'offrit à nos regards; vous voyez, par sa beauté, qu'elle ne devait point convenir à des criminels. Ils n'en furent pas longtemps les maîtres: les esclaves otaïtien punirent ceux qui avaient cru pouvoir se cacher à la puissance de Dieu. En une seule nuit, tous les Européens furent massacrés, moi seul je parvins à échapper; je m'enfuis au milieu des forêts.

Nos femmes eurent le courage de venger leurs époux. Les esclaves reçurent à leur tour le châtiment de leurs crimes. Ainsi cette île heureuse fut ensanglantée dès que les hommes l'eurent choisie pour asile, mais ce sera sans doute la seule guerre qu'on y connaîtra.

Après la mort de nos ennemis, je sortis de la solitude où je m'étais enfoncé, je retrouvai ma compagne. Je dirigeai cette colonie naissante, j'instruisis les enfants dans le langage de leurs pères, je leur enseignai aussi une morale qu'ils avaient méconnue, et qui rentra dans mon cœur avec le repentir. Ils savent tous qu'il faut faire à autrui ce que nous voudrions qui nous fût fait; que dans le doute, si une action est bonne ou mauvaise, il faut s'abstenir de juger, et qu'enfin on doit chercher sans cesse la vérité et sans cesse la dire. Ici la plupart des habitants sont jeunes; ils